Le bon français

Ça pose problème

Alain Feutry

Un lecteur s'étonne de lire fréquemment sous la plume d'un romancier (dont il tait le nom) : *« ... Ce qui pose problème. »* La formulation est, en effet, contestable pour la raison qu'elle omet l'adjectif numéral *un* devant le nom. A cette négligence s'ajoute l'emploi abusif du mot *problème*. Pour nos contemporains, tout est « problème ». Il n'y a plus de difficultés, de tracas, de différends, de questions. Nous sommes journellement confrontés à des problèmes. Comme si nous étions tous scientifiques, mathématiciens ou philosophes !

« Ça pose problème », « ça fait problème » : ces tournures, dont on nous rebat les oreilles, présentent le même défaut. La dernière est très critiquable qui, par surcroît, utilise un verbe... à tout faire. De nos jours, on *fait* l'Autriche comme on *fait* le Mont-Blanc ; on *se fait* un sandwich comme on *se fait* une toile. Par jeu d'en-foutisme, on ne recherche plus le terme approprié. On va au plus facile, qui n'est pas souvent le plus juste ni le plus élégant.

Problématique plaît aussi beaucoup. On se contentait autrefois d'employer ce mot en tant qu'adjectif (*une rencontre problématique ; une mission problématique...*) mais certains ont compris qu'un adjectif transformé en substantif prenait tout de suite un caractère savant et prestigieux. D'où le succès de « LA problématique » (*l'art de poser les problèmes*) qui a envahi le langage courant pour désigner vaguement un ensemble de problèmes dont les éléments sont plus ou moins liés.

L'air du temps

Les mots nous manquent

Eric Ollivier

Après la rentrée des classes, on peut poser une grave question : comment s'expriment les précieux jargonautes de l'instruction publique pour une déclaration d'amour à un étranger au système instauré par le patois des cuistres ? (Celui-ci sera-t-il classé parmi les langues régionales si mal vues par les jacobins ?)

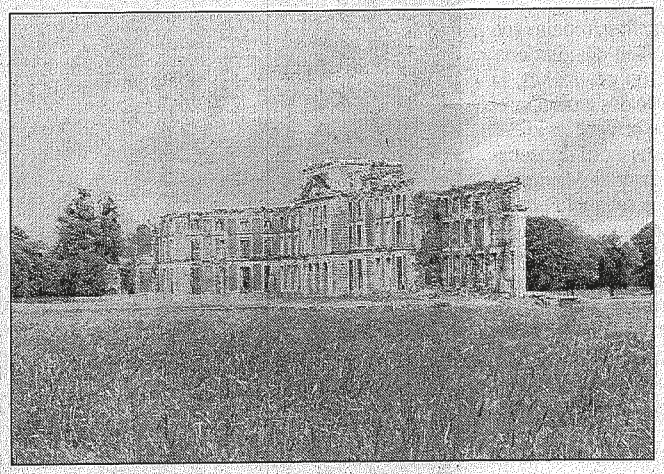
Cette question peut avoir une version plus compacte : comment parlent-ils au moment de sauter, comme disent les plus délurés de leurs élèves ?

N'ayant plus de... rapports avec le corps enseignant (supérieur, cela va de soi ; chez les enseignants courants on sait encore parler français), je n'ai pas de réponse. Mais quand je lis des extraits du vocabulaire, je puis imaginer, sans être particulièrement voyeur, des postures provoquées par un malentendu. Voici quelques exemples : « géniteur d'apprenant » n'est qu'un parent d'élève ; « mobilité en milieu aquatique », c'est seulement de la natation ; et « référentiel bondissant », un ballon. La luxure peut-elle tirer profit du charabia pédagogique que des critiques nomment tout simplement « ednat » ? Je n'ai sûrement pas atteint le « meilleur niveau phonologique », car beaucoup de sons m'échappent, mais j'aimerais qu'un observateur savant m'instruise en me disant combien de centaines de locutions surmodernes ont envahi la place du langage. On s'est beaucoup moqué des Bretons, au XIXe siècle, car, sortis de leur enclave séculaire, ils ne pratiquaient que le « baragouin » – lisez « le pain et le vin » – dans leurs échanges avec les Français. Que devrait-on dire des nouveaux rhéteurs contemporains ? Leur charibotée de fariboles appelle une phrase de Bossuet : tenons-nous en crainte et en alarmes.

Comme on ne peut être en permanence vigilant, on se met tous inconsciemment à parler comme les ordinateurs et les chefs de gare (par exemple, on ne sait plus dire « six heures du soir »). Un bref livre qui vient de paraître le démontre. L'auteur de *Notre aimable clientèle,* Emmanuelle Heidsieck, s'est imposé d'écrire une sorte de roman d'amour et d'angoisse en utilisant le langage très aseptisé auquel chacun d'entre nous a dû se heurter un jour en rencontrant un manipulateur du computeur (mot français du XVIIe siècle), dans un de ces séduisants bureaux d'Assedic ou d'orientation professionnelle. Les effets de ce parler XXIe siècle sont saisissants.

Mais une autre tâche, de bon sens il est vrai, attend les réformateurs-massacreurs de mots : adapter les termes courants à l'époque. Celle-ci, imbibée de sensiblerie compatissante, a banni des formules plus vieilles que la souffrance. Il en est ainsi du mot « infirme » supplanté par « handicapé ». Mais on continue avec persévérance de dire « infirmière » (sans parvenir, d'ailleurs, à en dénicher assez). On éveillerait peut-être des vocations si on abolissait cette appellation incontrôlée, et qu'on créait des écoles d'handicapières ? On serait plus dans l'air du temps, même en déchirant des oreilles.

Notre aimable clientèle d'Emmanuelle Heidsieck, Éditions Denoël, 14 €.



CHÂTEAU FANTÔME

Du château de la Ferté-Vidame, il ne reste que les souvenirs d'une longue histoire et les murs encore élégants d'une ruine. L'édifice fantôme, aujourd'hui propriété du Conseil général d'Eure-et-Loir, a été livré à quatre photographes et au plasticien Georges Rousse. Les travaux d'exploration de Marie Combes et Patrick Renaud, de Thibaut Cuisset *(notre photo)* et de Stéphane Couturier y sont à découvrir à partir de demain et jusqu'au 2 octobre, avant d'être présentés dans le reste du département. Intitulée « Le temps arrêté », cette exposition est comme un préambule à un projet de reconquête culturelle des lieux. *Rens. : 02.37.34.96.19.*

Personnag

Marie-Fran
débuts sur
à New Yorl

C'est en ambassadrice de la culture française que Marie-France Pisier s'apprête à faire ses premiers pas sur une scène de théâtre aux Etats-Unis. Du 30 septembre au 2 octobre, à New York, elle va être à l'affiche du Florence Gould Hall, une salle de 400 places de la 59e Rue, dans le cadre d'Act French, une manifestation organisée par l'Alliance française. Pendant trois soirs, elle va lire en anglais une partie de la correspondance amoureuse échangée en 1947 entre Simone de Beauvoir et l'écrivain amé leur rencontre coup de foudre. drine Dumas. L'actrice est fam de fil conducteur à *Liaison tra* ans à Paris, à Marigny. Pour éc aujourd'hui conseiller culturel ses romans *Les Mandarins,* m gine dans la langue de Shakesp retour aux sources en les prop un accent parfait, puisqu'elle sur les plateaux de cinéma de uns de ses films seront projetés *line et Julie vont en bateau, L'* retour en France, la comédien avec *Cher maître,* de Peter Ey George Sand et Gustave Flaul dans toute la France, ce qui, p

Mari amo (Photo

A noter

BRAD PITT p